

Festivals photo: dans les coulisses de l'économie de la photographie

Aucun autre pays au monde ne peut se targuer d'une telle densité d'événements dédiés à la photographie. La France n'est pas seulement le lieu de résidence de la plus grande foire du secteur, Paris Photo, et de son plus grand festival, les Rencontres d'Arles, c'est aussi la terre d'accueil d'une centaine d'autres essaimés à travers le territoire. « *La France concentre, de loin, le plus grand nombre de projets photo au kilomètre carré. C'est un pays de culture et un pays d'association: deux critères qui donnent un élan ainsi qu'une capacité particulière à développer des événements* », explique Marion Hislen, cofondatrice du festival Circulation(s) et secrétaire générale du réseau national de festivals et de foires LUX, qui compte une trentaine de membres. Si son existence même témoigne de la richesse qualitative et quantitative du maillage territorial français, sa création en 2023 reflète aussi l'urgence à repenser les fondations, qui simultanément se renforcent et se fragilisent d'année en année. Comme les deux faces d'une même médaille, les festivals de photographie mettent en lumière le dynamisme brillant des acteurs du secteur, qui savent creuser des sillons dans des chemins en embuscade, et la terne réalité économique à laquelle ils font face.

Parue en mars, une première enquête menée par le Réseau LUX auprès de 22 festivals, couvrant 18 villes, 18 départements et 9 régions révèle ainsi autant de zones d'ombre que d'éclaircie. Leur fonctionnement dépend largement du bénévolat – des 675 personnes impliquées dans la mise en œuvre des 22 festivals, seules 126 sont salariées, pour 549 bénévoles – et leur survie, de subventions publiques revues à la baisse d'année en année. Peu, ou plus soutenus financièrement, les festivals soutiennent fortement, à l'inverse, la création contemporaine. En moyenne, 50 % de leur budget est consacré à la production d'œuvres. « *On ne s'attendait pas à ce chiffre ! Ça a été une vraie surprise. On ne se rendait pas compte qu'on remplissait autant les mêmes missions que les centres d'art* », explique Marion Hislen. Les près de 2 millions d'euros investis dans la production et la diffusion d'œuvres photographiques font des festivals des instances de premier rang pour la création artistique au sein du territoire. Un ancrage particulièrement essentiel pour l'émergence artistique : « *Quand on est un centre d'art avec trois expositions par an, le droit à l'erreur est quasi inexistant. Les festivals exposent, à l'inverse, en moyenne dix-huit artistes par événement: la prise de risque est minimisée et on peut facilement miser sur un ratio de trois artistes reconnus et quatre émergents* », développe Marion Hislen.

CAUSES À CONSÉQUENCES

Le soutien aux talents de demain est d'autant plus important dans un contexte où l'économie de la photographie est fragile. Mort de la presse, coupes budgétaires, baisses des subventions, montées en puissance de l'IA... La chaîne des causes à conséquences, qui a, au cours de la dernière décennie petit à petit, et puis de plus en plus vite, mis à mal le secteur, est aussi facile que difficile à retracer tant chaque pas en avant est neutralisé par un pas en arrière. Si on devait inventer un adage pour décrire l'économie de la photographie, on dirait : « *Qu'à chaque victoire, sa défaite.* » Les festivals soutiennent plus que jamais la →

© Aman Alam. Sa série *Ozymandias* sera exposée à la Maison des peintres dans le cadre des Rencontres d'Arles 2026.



Devenus des rendez-vous immanquables pour tout professionnel et amateur, les festivals dessinent une cartographie mouvante du secteur de la photographie, qui oscille dangereusement entre professionnalisation et précarisation.



© Charlotte Yonga. Sa série (Tsy) Possible sera exposée à l'espace Monoprix dans le cadre des Rencontres d'Arles 2026.

production d'œuvres... mais reposent quasi intégralement sur du travail bénévole. Il en va de même pour la question du versement des droits d'auteur, qui s'est, depuis quelque temps, résolue pour le meilleur, et pour le pire. Les festivals en ont été le terrain de guerre et de paix. En 2018, un collectif d'agences et d'artistes se crée pour revendiquer la rémunération des photographes dans les festivals. Sous le nom de CLAP (Comité de liaison et d'action pour la photographie), le collectif fait circuler une pétition qui parvient jusqu'au ministère de la Culture et aux bureaux des plus grands et des plus petits festivals à travers l'Hexagone. C'est qu'il y a encore à peine dix ans, l'idée de rémunérer un photographe pour sa participation à un festival semble saugrenue. « Pendant longtemps, on a considéré que c'était un cadeau d'être exposé », note Ericka Weidmann, membre fondatrice du CLAP.

Si les choses ont changé – en dix ans, la rémunération moyenne d'un photographe pour une exposition solo a quadruplé, passant de 500 à 2 000 euros, et les cas de participation gratuite sont aujourd'hui rares –, d'autres pans du secteur se sont entre-temps effondrés. La crise de la presse papier, en parallèle de la montée en puissance des banques d'images type Getty, qui fournissent des images à la presse et aux éditeurs, au prix dérisoire de sept euros (en moyenne), ont créé un marché « qu'aucun indépendant ne peut concurrencer. La réalité, c'est qu'on rechigne toujours autant à payer les photographes », se désole Ericka Weidmann. Et c'est sans compter l'arrivée aujourd'hui de l'IA. Publiée à l'automne 2023, la dernière étude du CLAP portant sur le niveau de vie des photographes révèle, au mieux, une stagnation, au pire, une dégradation de leur rémunération. La majorité (24,8%),

des 1200 professionnels interrogés perçoivent de leur activité moins de 416 euros par mois net – un chiffre qui reste stationnaire depuis 2012 – tandis que seuls 8,4 % gagnent plus de 40 000 euros à l'année. Entre-deux, la tranche des rémunérations annuelles, oscillant entre 20 000 et 30 000 euros, et puis 30 000 et 40 000 euros, regroupe respectivement 16,3 % et 9,4 %, soit à peine un quart (25,7 %) de la profession. « On pensait que la situation était grave, mais pas autant », rapporte Ericka Weidmann. Et de rappeler : « Le préjudice est multiple. Il ne s'agit pas que du salaire effectif, la rémunération a de vraies conséquences sur le logement, la santé physique et mentale, et des choix de vie, tels que la parentalité. »

LIEUX-RESSOURCES

Dans ce contexte, les festivals, devenus pour la plupart des événements exemplaires de bonnes pratiques en matière de rémunération et de soutien à la création, se sont petit à petit imposés comme des lieux-ressources dont les bénéfices pour les acteurs du secteur ne se comptent pas qu'en monnaie courante. Dans un milieu à l'écrasante majorité de travailleurs indépendants et à la précarité croissante, où solitude et survie vont souvent de pair, les espaces de rencontres et d'échanges que sont les festivals représentent un précieux soutien pour les artistes. Par l'intermédiaire de résidences, de prix, de lectures de portfolio, de tables rondes et d'événements en tout genre, ils se font l'écho, au sens propre du terme, des enjeux et des multiples voix éparses du secteur. À Arles, où les Rencontres donnent à voir la crème de la crème de la photographie contemporaine, le OFF permet, en parallèle, ➔

© Laura Martin





© Rebekka Deubner. Sa série *La terre amoureuse* (se dit de la terre qui colle aux bottes) sera exposée à la Croisière, dans le cadre des Rencontres d'Arles 2026.

« Pendant longtemps, on a considéré que c'était un cadeau d'être exposé. [...] La rémunération a de vraies conséquences sur le logement, la santé physique et mentale, et des choix de vie [...]. La réalité, c'est qu'on rechigne toujours autant à payer les photographes. »

Erica Weidmann, membre fondatrice du Comité de liaison et d'action pour la photographie (CLAP)

de s'immiscer dans ses coulisses. La programmation du OFF et le prix Révélation SAIF (Société des auteurs des arts visuels et de l'image fixe), décerné lors de la semaine d'ouverture des Rencontres à l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles (ENSP), sont l'occasion de « *re-parler des droits d'auteur, mais aussi des peurs des photographes en début de carrière. Toutes les tables rondes sont enregistrées et diffusées sur la radio du OFF. On y détaille les différents réseaux du secteur de la photographie, comment y faire son entrée, comment organiser une exposition, publier un livre, trouver un laboratoire, choisir un papier pour un tirage... Cela forme une sorte de "kit de survie" pour les artistes en tout début de parcours, ou perdus dans les rouages du milieu* », détaille Juliette Larochette, la cofondatrice du OFF. Elle-même diplômée de l'ENSP, la photographe sait combien l'insécurité du milieu peut facilement et gravement impacter le quotidien, la créativité, et même la santé des photographes. IN ou OFF, petits ou grands, les festivals « *peuvent jouer cette carte de l'hospitalité et du care* », précise-t-elle. Loin de la concurrence ou de la méfiance dans le milieu des arts visuels, les festivals de photographie rassemblent, physiquement et symboliquement, tous les acteurs du secteur. Lors de l'annuelle Nuit de l'Émergence, pendant laquelle les travaux des 30 photographes en lice pour le prix Révélation SAIF sont projetés, « *énormément de gens viennent, dont beaucoup de professionnels importants qui sont ravis de découvrir de nouveaux talents* », précise Juliette Larochette, qui travaille pour la programmation du OFF avec les équipes des Rencontres. Devenu en un demi-siècle la « Mecque » de la photographie, le plus ancien festival du pays n'a pas toujours été l'événement au succès fulgurant d'aujourd'hui.

Son histoire, jalonnée de hauts et de bas, est représentative de l'évolution de l'économie de la photographie, qui, de tout temps, a dû se battre pour exister. « *Quand les Rencontres naissent en 1970 sous l'impulsion de Lucien Clergue, Michel Tournier et Jean-Maurice Rouquette, il n'y a en France pas de structure institutionnelle pour la photographie. Le premier département muséal dédié à la photo est créé en 1965 par Lucien Clergue. Il y a une absence de reconnaissance du médium, et c'est aussi ce qui leur donne l'énergie et l'envie de se battre* », rappelle Christoph Wiesner, directeur des Rencontres d'Arles. Si cinquante ans plus tard, le paysage institutionnel a bien évolué, la photographie continue néanmoins à devoir se défendre pour subsister. « *Entre l'associatif, le privé, le public, le marché, l'institutionnel... les champs sont poreux dans le milieu de la photographie* », précise Christoph Wiesner. *Les Rencontres sont aussi là pour activer et soutenir cet écosystème vital. Ça fait partie de l'ADN du festival.* » Dans un milieu où la tension économique touche désormais la quasi-intégralité des acteurs du secteur, les temps d'échanges sont devenus nécessaires. « *Les gens sont dans une grande solitude. Quand on porte un projet depuis vingt-cinq ans et qu'on voit ses subventions rasées, c'est très dur. On a plus que jamais besoin d'entraide, et c'est aussi pour cela que l'on a créé le réseau LUX* », reprend Marion Hislen.

POINT DE RUPTURE

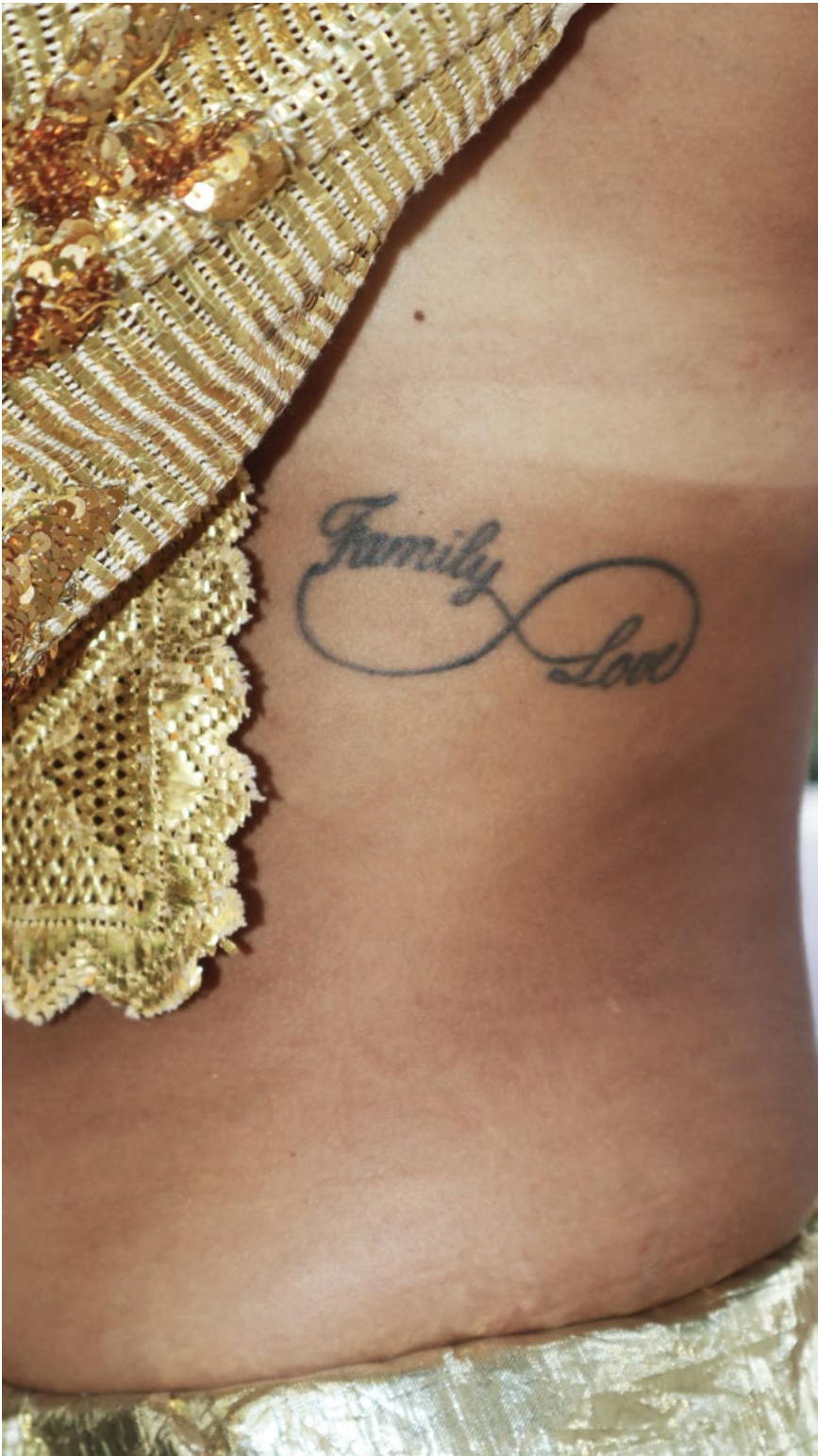
En quelques années d'existence à peine, le réseau a déjà perdu plus d'un membre. Fin 2024, alors qu'elles venaient tout juste de fêter une 20^e édition, les Promenades à Vendôme ont été dans l'obligation de baisser le rideau. →



La terre amoureuse (se dit de la terre qui colle aux bottes). © Rebekka Deubner

Le festival a, littéralement, fait les frais des coupes budgétaires drastiques annoncées pour 2025 par la région Pays de la Loire, qui détient la palme d'or en la matière : avec une baisse de 62 %, la culture y a perdu les deux tiers de son enveloppe. Quelques années auparavant, c'était le Vannes Photos Festival qui tirait, fin 2022, faute de soutien financier de la mairie, sa révérence. Un an plus tard, fin 2023, le festival de photographie documentaire ImageSingulières à Sète jetait l'éponge après seize ans d'activité. *« Nous sommes malheureusement arrivés à un point de rupture [...], les coûts humains et financiers ne sont plus tenables »*, expliquait, dans un communiqué, le conseil d'administration de l'association sétoise Cètavoir, organisatrice de l'événement, citant *« des augmentations des coûts de production des expositions et des frais de déplacement des photographes »* et *« la stagnation des subventions publiques »*. À l'aune d'une conjoncture économique et géopolitique particulièrement tendue, c'est la culture qui est impactée la première. Et les dernières nouvelles sont de mauvais augure : déposés le 28 mai par le gouvernement devant le Parlement, deux projets de décrets envisagent d'annuler quelque 44 millions d'euros au budget du ministère de la Culture. Les coupes annoncées, qui visent, entre autres, à combler les dépenses engendrées par les conflits au Moyen-Orient, touchent tous les ministères à l'exception de la Justice et des Armées.

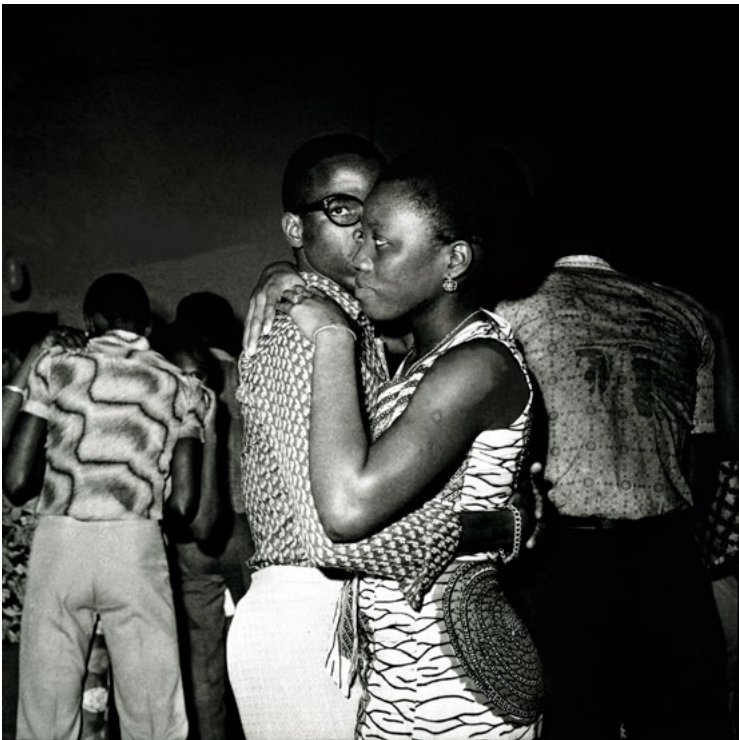
« À force de griller 2 000, puis 5 000 euros, les événements vont s'arrêter », déplore Marion Hislen. Même pour les festivals qui se maintiennent à flot, l'heure est à la restructuration économique. Tandis que 80 % restent gratuits, quelques-uns misent sur le développement des ressources propres pour joindre les deux bouts. Aux Rencontres d'Arles, le budget a été multiplié par six en vingt ans pour atteindre près de 8 millions d'euros (un cas unique, la médiane du budget annuel des festivals s'élevant à 69 550 euros), dont 75 % proviennent de la billetterie. *« Aujourd'hui plus que jamais, acheter un billet pour un festival, c'est témoigner d'un engagement auprès de la structure qui produit cet objet culturel. Il y a quelques années, c'était un discours moins entendu »*, soutient alors Aurélie de Lanlay, directrice adjointe des Rencontres (voir p.114). *« Désormais, on sait qu'il en va de leur survie, mais aussi de leur indépendance éditoriale face à de possibles tendances politiques. »* À Deauville, Planches Contact Festival fonctionne depuis quelques années, lui aussi, selon une double logique de gratuité dans l'espace public en bord de plage et de billetterie dans l'espace clos des Franciscaines. Les expositions des seize photographes sont le fruit de résidences portées par →



© Amira Lamti. Sa série *Bent el Matcha* sera exposée à l'espace Monoprix dans le cadre des Rencontres d'Arles 2026.



Bent el Matcha. © Amira Lamti



© Paul Kodjo. Sa série *Photoromance* sera exposée à la Croisière dans le cadre des Rencontres d'Arles 2026.

« Chaque année, quand on lance des projets, on échange avec des galeristes et des éditeurs qui, derrière, accompagnent l'exposition en publication. C'est, évidemment, la multiplicité des acteurs autour d'un projet qui permet sa diffusion et son succès. »

Christoph Wiesner, directeur des Rencontres d'Arles

le festival, qui ne nie pas sa chance. *« On ne dépend pas de subventions régionales ou ministérielles. L'événement est né à l'initiative du maire de Deauville et se maintient grâce à la volonté politique locale »*, confient ses directeurs Jonas Tebib et Lionel Charrier. Ils savent qu'ailleurs, *« tout peut s'arrêter sur un coup de tête politique »*.

CHAÎNE DE VALEUR

Dans un contexte d'appauvrissement global du milieu culturel, le duo rappelle avec fierté que leur festival participe de la bonne santé de l'économie de la photographie. Suite à leur résidence et à leur exposition à Deauville, plus d'un artiste a signé avec une galerie, été exposé à Paris Photo, ou dans une institution en France ou à l'étranger. Citons ainsi Marília Destot, désormais représentée par la galerie parisienne Sit Down, Renato d'Agostin, dont les œuvres produites pour l'édition 2025 de Planches Contact Festival ont été ensuite vendues sur le stand de la galerie Bigaignon à Paris Photo ou encore, la série *Nexus* de Jérémie Appert, que le photographe a également produit pour Planches Contact en 2025, avant de la poursuivre pour une exposition au centre d'art La Piscine à Brest et de l'exposer au salon UnRepresented à l'automne 2025. *« On a le sentiment de faire partie d'un rouage important dans le parcours des photographes. La plupart rebondissent après le festival »*, appuient Jonas Tebib et Lionel Charrier. L'événement décerne également chaque année un prix de la Jeune création photographique, qui décuple du jour au lendemain la visibilité du lauréat. Par exemple,

Naïma Lecomte, lauréate de la dernière édition, rapporte avoir été *« contactée par de nombreux médias dans les semaines et les mois d'après »*. Suite au prix, elle a réalisé une seconde résidence d'artistes à la Villa Pérochon de Niort, été appelée par la mairie du 10^e arrondissement de Paris pour une exposition dans l'espace public, et obtenu le prix spécial du jury du prix Photo Sociale 2026 du Château d'Eau à Toulouse.

Malgré tout, la jeune photographe, qui jongle comme beaucoup entre RSA, bourses et commandes irrégulières, peine à voir plus loin que les prochains mois: *« À un niveau personnel, le travail est incroyablement nourrissant. Financièrement, c'est délicat... »*, confie-t-elle. *« Pour les photographes exposés aux Rencontres, il y a un avant et un après »*, reprend Christoph Wiesner. Conscient du poids médiatique et économique des Rencontres, le directeur travaille avec ses équipes à activer au maximum les réseaux. *« Chaque année, quand on lance des projets, on échange avec des galeristes et des éditeurs qui, derrière, accompagnent l'exposition en publication. C'est, évidemment, la multiplicité des acteurs autour d'un projet qui permet sa diffusion et son succès »*, témoigne-t-il. Aux Rencontres, comme dans les autres festivals, *« l'ensemble de la profession se retrouve pour créer une chaîne de valeur. Dans le mot festival, il y a le mot festif. Les Rencontres offrent des moments formels et informels de convivialité entre directeurs d'institution, galeristes, éditeurs, journalistes, artistes, curateurs... C'est vital pour faire (sur) vivre le secteur »*, conclut Aurélie de Lanlay. Autrement dit, en photographie, l'union fait la force. ✕

Renato d'Agostin, à Planches Contact Festival 2025. © Naïade Plante

